

## Le tapis volant

Louis Lefebvre

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, L. (1993). Le tapis volant. *Liberté*, 35(4-5), 18–21.

LOUIS LEFEBVRE

## LE TAPIS VOLANT

Dans la pièce aux murs couverts de livres, la lampe n'éclaire qu'un petit cône de couleurs : les pattes laquées d'un paravent, un dessin de jardin japonais, le moelleux de coussins persans, les arabesques croisées de tapis jetés au hasard les uns sur les autres.

Assis à même le sol, il lit : « Sur le quai deux hommes nettoyaient d'énormes tonnes qui empestaient le soufre et la lie. L'odeur de melon n'est bien sûr pas la seule qu'on respire à Belgrade. Il y en a d'autres, aussi préoccupantes ; odeurs d'huile lourde et de savon noir, odeurs de choux, odeurs de merde. C'était inévitable ; la ville était comme une blessure qui doit couler et puer pour guérir, et son sang robuste paraissait de taille à cicatriser n'importe quoi. »

Il lève les yeux de son livre, les pose sur la fenêtre qui, au dix-septième étage, s'ouvre sur la ville à ses pieds et s'aperçoit que la neige a cessé de tomber. Loin dans le ciel un avion clignote au milieu des étoiles. Il se demande vers quel pays lointain s'en vont ces voyageurs. Il pense que lui n'est jamais parti, bien que sa maison soit remplie de récits de voyage et que ce coin de salon où il aime lire ressemble à un palais des mille et une nuits.

Il s'imagine à bord de l'avion. Il a soif, envie de pisser et n'arrive pas à rétablir la pression de ses oreilles. Dans l'allée infinie qui le sépare des toilettes, les visages

endormis des autres passagers l'effraient. Penchés de chaque côté de lui, ses voisins échangent des histoires sur Madras et Khartoum et n'ont semblé remarquer sa présence que lorsque l'hôtesse a échappé quelques gouttes de café sur sa veste. Il éteint la petite lumière au-dessus de sa tête, mais il sait qu'il ne dormira pas et que les souvenirs de ses premiers instants sur le continent nouveau ne cacheront que l'hébéture et la mauvaise humeur d'une nuit sans sommeil.

Il se voit descendre de l'avion, tâtant à grands gestes affolés la poche d'où vient de glisser son passeport. De toute façon, il n'a pas le visa requis, il lui faudra supplier dans une langue inconnue des policiers moustachus et bougons, offrir sans que cela ne choque des pots-de-vin subtils dans une monnaie qu'il a oublié d'acheter, pendant que ses valises tournent sans fin sur un carrousel quasi vide, attirant l'œil des voleurs.

Il se voit errer dans une étrange ville, se cognant le nez sur des affiches d'hôtels complets, son unique sac de bord sur l'épaule, qu'un truand sur un cyclomoteur lui arrachera bientôt, avant qu'une bande d'enfants gitanes ne lui fasse les poches et qu'il sente à l'instant d'une bousculade que tout son argent vient de lui être pris. Le soir, à l'ultime pension miteuse qu'il a pu trouver, des puces l'empêcheront toute la nuit de dormir. Demain, ce sera le plafond de la chambre qui s'effondrera sur lui. Entre les bruits de la rue et les lampadaires blêmes que les rideaux trop minces n'arrivent pas à filtrer, ce pays tant rêvé ne sera qu'une longue insomnie.

Il doit prendre au matin un car pour Graz ou Antalya, il ne se souvient plus très bien. La pluie coule tout au long du trajet sur sa tête. D'une étape à l'autre, il n'aura jamais la petite monnaie requise par les dames-pipi et soulagera dans d'innombrables buissons les coliques d'une diarrhée tenace. Des frontières seront sans cesse traversées ; à chacune d'elles, le chauffeur jettera

sur le dos des passagers les manteaux de cuir qu'il cache à l'arrière pour fins de contrebande. Aux arrêts, malgré les cadeaux de scotch frelaté offerts aux douaniers, de plus en plus de ses voisins silencieux et toujours drapés de fumée bleue disparaîtront dans les limbes des sans-papiers.

Dans un train pour Florence, un violoniste se penchera vers lui et lui dira d'une voix oscillant entre le mépris et la pitié : « Tout est toujours très difficile pour vous, n'est-ce pas ? » Dans un village orageux d'Amazonie, il ne verra que les barreaux de sa chambre et les cadavres de rats emportés par la crue des fossés et s'enfermera des journées entières pour lire dans un hamac, comme s'il n'était jamais parti de chez lui. Aux petites heures du matin, sa voiture tombera en panne sur une route déserte de Géorgie, dans un pays où il n'y a que des chiens qui hurlent et des saoulons armés qui attendent en zappant les cinquante chaînes de leur télé le promeneur trop noir perdu dans la nuit.

Il est pris au piège des récits de voyage. Il sait qu'il ne fera que chercher dans des pays lointains ce qu'il a lu sur eux dans les livres, dont la substance écrite sera toujours plus chatoyante que le réel dilué qui l'a inspirée. Il sait que ses voyages à lui ne seront que ces peurs dérisoires et cette petitesse bâclée, ses souvenirs minables comme une soirée de diapositives dans le sous-sol d'un cousin de banlieue. Et puisque son respect de l'errance va bien au-delà de cette médiocrité, il préfère ne pas bouger de chez lui et confier ses rêves à des pèlerins plus dignes.

Par-dessus tout, il sait que les voyages tuent : il se souvient de ces deux amis dont le malheur a longtemps été tenu en échec par l'espoir d'un voyage, l'un au Pérou, l'autre en Chine, et qui se sont suicidés peu de temps après leur retour.

Il laisse échapper un soupir. Son regard quitte la

---

fenêtre où l'avion a maintenant disparu. Il examine un moment le fleurage du tapis sur lequel il est assis et reprend sa lecture : « Ce qu'elle pouvait déjà donner comptait plus que ce qui lui manquait encore. Si je n'étais pas parvenu à écrire grand-chose, c'est qu'être heureux me prenait tout mon temps. D'ailleurs, nous ne sommes pas juges du temps perdu<sup>1</sup>. »

Il ferme les yeux et le tapis s'envole de nouveau pour Belgrade.

---

1. Les passages cités sont tirés de *L'usage du monde*, de Nicolas Bouvier, paru aux Éditions La Découverte, 1985.